

ARIANE SINGER

Espaces infinis d'explorations narratives, les innovations technologiques sont du pain béni pour les romanciers comme pour les scénaristes. En témoignent ces «kentukis», nés de l'imagination de l'autrice argentine Samanta Schweblin. De petits animaux en peluche connectés qui nourrissent le nouveau livre – le troisième traduit –, auxquels ils donnent son titre, de cette écrivaine née en 1978, qui compte parmi les voix les plus originales et les plus reconnues de son pays.

Déclinés en corbeau, lapin, panda, taube ou dragon, ces peluches possèdent une caméra embarquée ainsi qu'un mécanisme qui leur permet de se mouvoir. Véritable phénomène de société à l'échelle planétaire, ils mettent en relation, de façon aléatoire, un « maître », qui possède l'objet, et un « être » – un utilisateur – situé n'importe où dans le monde, qui, ayant acheté une connexion au robot, accède à la caméra, le déplace à sa guise et lui fait exprimer des émotions basiques sous forme de sons. On « est » ou on « a » un kentuki, selon son souhait, le second cas de figure imposant de recharger régulièrement l'appareil sur son socle, rappelant ainsi le soin dont il fallait entourer les Tamagotchi – ces petites bêtes virtuelles nées au Japon qui firent fureur dans les années 1990.

Samanta Schweblin dessine ici une fascinante cartographie d'un monde littéralement maillé par ces poupées. Un réseau global, dense, d'autant plus surprenant qu'aucun des usagers ne peut théoriquement choisir son point de chute. Emilia, une sexagénaire qui n'a jamais quitté le Pérou, se retrouve ainsi lapine chez Eva, une jeune et belle Allemande habitant Erfurt, en Thuringe. Elle assistera à l'intrusion dans sa vie d'un

homme aux intentions douteuses. Le jeune Marvin, à Antigua, dans les Caraïbes, qui s'est offert une connexion à l'insu de son père, se découvre dragon dans la vitrine d'un magasin d'une ville du nord de l'Europe. Il n'aura de cesse de quitter ce lieu clos afin d'aller toucher la neige, pour la première fois de sa vie. Inversement, les propriétaires de kentukis apprennent à apprivoiser un robot dont ils ignorent qui le dirige : Alina, la compagne d'un artiste en résidence près d'Oaxaca, au Mexique, a fort à faire avec le corbeau qui la suit partout dans son appartement, tandis qu'à Umbertide, en Italie, Enzo tente difficilement d'établir une communication approfondie avec la taube qu'il a achetée à son fils, Luca, pour le consoler du divorce de ses parents.

ment, les propriétaires de kentukis apprennent à apprivoiser un robot dont ils ignorent qui le dirige : Alina, la compagne d'un artiste en résidence près d'Oaxaca, au Mexique, a fort à faire avec le corbeau qui la suit partout dans son appartement, tandis qu'à Umbertide, en Italie, Enzo tente difficilement d'établir une communication approfondie avec la taube qu'il a achetée à son fils, Luca, pour le consoler du divorce de ses parents.

multiples histoires

Réflexion subtilement menée, à travers de nombreuses mises en situation de ce type, sur les effets pervers de l'invasion des nouvelles technologies dans nos vies, *Kentukis* questionne surtout les intentions profondes de leurs « maîtres » comme de leurs « êtres ». Jusqu'où pouvons-nous être voyeurs ? Avec quel plaisir accepte-t-on d'être vus ? « *Les gens payaient pour qu'on les suive comme un*



FANNY MICHAELIS

De petits robots, si mignons, si mystérieux, s'arrachent ! Et l'écrivaine argentine Samanta Schweblin de tirer vers l'horreur notre goût pour les nouvelles technologies

Peluches connectées, violences débridées

chien toute la journée, ils aspiraient à ce qu'un être palpable leur quémante des regards», fait remarquer la narratrice. Si ces connexions permettent parfois de venir en aide à des individus en détresse, elles se heurtent, la plupart du temps, à la barrière de la distance et de la langue, ramenant chacun des protagonistes à sa solitude ou à ses fragilités – jusqu'à la tragédie.

Avec une précision rigoureuse, la romancière avance par fragments, entremêlant les multiples histoires – dont certaines s'apparentent à de courtes nouvelles – comme pour mieux illustrer l'angoissante globalisation d'un phénomène devenu bientôt incontrôlable, tant par son ampleur que par les déferlements de violence qu'il va provoquer. Tout son art tient à sa façon d'entourer ses mises en scène d'un sentiment d'inquiétude qui, crescendo, vire à l'horreur. En Argentine, elle est passée maîtresse de ce genre, avec ses compatriotes Mariana Enriquez et Luciano Lamberti qui, ayant grandi comme elle pendant la dictature militaire (1976-1983), en ont gardé des stigmates féconds sur le plan littéraire.

Comme dans *Toxique* (Gallimard, 2017), où deux enfants étaient atteints d'un mal insidieux, sur fond de pollution

chimique et de panique maternelle, Schweblin mêle ici au réalisme littéraire des motifs puisés dans le genre horrifique, en se tenant habilement à la lisière du fantastique, pour amplifier les travers de l'usage immodéré des gadgets électroniques connectés et les craintes qu'il suscite. Magistralement dépeinte, sa vision d'un monde, à la croisée de George Orwell, d'Aldous Huxley et de la série *La Quatrième Dimension*, encourage à s'en tenir aux joies simples de la réalité quotidienne. ■

EXTRAIT

«Lorsqu'un court reportage sur les kentukis fut annoncé, Mister sortit de derrière le canapé et se glissa sous la table. C'était sa première apparition de la journée. La semaine précédente s'était déroulée de la même manière. Ça n'allait pas fort entre eux. Mister n'avait négligé à aucun moment sa mission de copaternité, mais depuis le sombre dimanche où Enzo avait essayé de communiquer avec lui, il l'évitait en permanence. Pourquoi la simple tentative de discuter avec lui d'égal à égal l'avait-elle dérangé à ce point ? Préférerait-il vraiment se traîner dans la maison comme une taube au lieu d'amorcer des rapports amicaux avec lui ? (...) Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette situation l'irritait lui aussi, et il se demandait s'il avait été déçu ou vexé par le mépris d'une peluche de trente centimètres.»

KENTUKIS, PAGES 140-141

La mise au vert

Lorsque le botaniste Lukas Ohlburg comprend qu'il ne lui reste plus longtemps à vivre, il retourne dans la maison de campagne où il a passé sa enfance et se retrouve dans l'arène des souvenirs : son père autoritaire, ses premières amours... Il est assailli aussi par d'autres impressions. L'omniprésence de la nature conforte les doutes qu'il nourrissait sur son métier de biologiste : étudier, séquencer, trier, analyser les plantes l'ont davantage éloigné de la nature qu'elles ne l'en ont rapproché. Mais peut-être fallait-il d'abord passer à côté des choses pour pouvoir finalement les atteindre. S'il a raté sa vie, il n'est pas trop tard pour changer de cap. «Ecofiction» pleine de délicatesse, ce court roman est comme une mousse verte dans la pénombre d'une forêt. Sans didactisme ni gesticulation, l'Allemand Klaus Modick livre avec *Mousse* une réflexion poétique et philosophique sur la connaissance de la nature et ses limites, explorant nos besoins fondamentaux de partage et de connexion au monde vivant.



Il signe ici, à sa façon, un merveilleux livre des métamorphoses. ■ **PIERRE DESHUSSES**
► *Mousse* (Moos), de Klaus Modick, traduit de l'allemand par Marie Hermann, Rue de l'échiquier, 176 p., 16 €, numérique 8 €.

Le professeur perdu

La Russie des années 1990. Sur les ruines du soviétisme, tout le monde cherche à survivre. Les apparatchiks se lancent dans les affaires, une partie de l'intelligentsia leur emboîte le pas, le milieu universitaire lui aussi devient un Far West. Dans ce roman d'Andrei Astvatsatourov (né en 1969), le protagoniste, un professeur de littérature, est lui aussi emporté dans un tourbillon d'intrigues et de combines douteuses. Cet homme cultivé est pourtant censé être un observateur au-dessus de la mêlée. Mais l'auteur distille le malaise : il ne suffit pas d'être capable de citer Kafka ou Cioran pour se dédouaner de la veulerie ambiante. A défaut d'être une œuvre parfaitement aboutie, *Il est interdit de nourrir les pélicans* offre un témoignage cruel sur le quotidien d'un universitaire de Saint-Petersbourg. Et le tableau d'un milieu en totale



déliquescence. ■ **ELENA BALZAMO**
► *Il est interdit de nourrir les pélicans* (Ne kormit' i ne trogaït pelikanov), d'Andrei Astvatsatourov, traduit du russe par Valentina Chepiga, Macha, 302 p., 21,50 €.

Le cri des Sud-Africaines

«Enrage contre la mort de la lumière», de Futhi Ntshingila, est le roman convaincant et habité des femmes pauvres de Durban

GLADYS MARIVAT

Urgente et sensible, l'écriture de Futhi Ntshingila nous plonge sans ménagement dans la réalité brutale de son héroïne, Mvelo. A 14 ans, l'adolescente fait les poubelles des quartiers riches de Durban, en Afrique du Sud, à la recherche de quoi nourrir sa mère, Zola, dont les intestins sont malmenés par son traitement contre le VIH. La maladie «à trois lettres» décime les habitants de leur bidonville,

en 2004. Zola et Mvelo ne peuvent plus compter sur l'aide versée par l'Etat, les informe une fonctionnaire qui empeste l'alcool. Voilà la mère mourante et son enfant famélique renvoyées sous le soleil vorace de la ville côtière. Mvelo n'ira plus à l'école. Alors Zola lui raconte une histoire drôle – il est question d'un salon de coiffure et des tentatives désespérées d'une cliente pour arborer une chevelure blonde –, puis éclate de rire. Plus tard, la jeune fille est violée par un pasteur qui faisait mine de s'intéresser à ses dons pour le chant.

De l'horreur à la joie, et inversement. Ainsi va *Enrage contre la mort de la lumière*, roman de la survie où l'humour, l'amour et

l'intelligence se révèle de robotiques repartits contre le sort qui s'acharne. Les vers du poète gallois Dylan Thomas (1914-1953), que l'écrivaine et journaliste, née en 1974, dans le Kwazulu-Natal, a choisi comme titre pour son deuxième roman (le premier traduit), exhortent à résister devant la fin promise. *Do not go gentle into that good night, (...)/ Rage, rage against the dying of the light* («N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit, (...)/ Rage, enrage contre la mort de la lumière»). S'y concentre tout le propos de ce roman très remarqué en Afrique du Sud : refuser que les centaines de milliers de morts du sida partent sans faire de bruit. Mvelo, orpheline sans le sou et

enceinte, en constitue le fil rouge. Le récit la retient au moment où elle abandonne son bébé et pourrait se laisser mourir, remontant le temps comme pour lui en faire gagner. Nous voilà en 1990. Zola, sa mère, est une lycéenne promise à une brillante carrière d'athlète. Mais, amoureuse d'un camarade de classe, elle se retrouve enceinte et sa vie déraile. A rebours d'une vision fataliste des bidonvilles, Futhi Ntshingila décrit le processus qui a conduit leurs habitants à basculer dans la pauvreté. A cause d'une rupture, du sida ou de l'«épidémie de viols» qui s'abat sur les filles autour de Zola. Les mères les envoient effectuer un test de virginité comme une sorte de

talisman. Mais elles sont abusées par les pasteurs, «les oncles» – les petits amis de leur mère. Ou par des hommes atteints du VIH, persuadés qu'un rapport avec une vierge pourra les guérir.

S'il repose sur une solide documentation et une grande acuité sociale, *Enrage contre la mort de la lumière* convainc aussi par sa langue imagée, et ses portraits de femmes indépendantes et habitées. Zola, qui a établi son propre dialogue avec Dieu, attaque «directement avec ce qu'elle avait sur le cœur», sans «mon Dieu» préalable ni «amen» conclusif. Mvelo, dont la voix a le pouvoir de fendre le ciel en deux. Ou encore Nonceba, avocate le jour, magicienne la nuit, qui parcourt

le monde en quête de ses origines. A leurs côtés, les hommes ne font que passer, emportés par les violences politiques, l'insécurité de la ville ou le sida. Ces femmes reliées par des histoires d'amour et de misères imprègnent durablement nos pensées. Comme les cris de Mvelo et Nonceba qui, depuis un bateau mouillant au large de Durban, se délestent de «toute cette laideur» enfermée en elles. ■

ENRAGE CONTRE LA MORT DE LA LUMIÈRE (*Do Not Go Gentle*), de Futhi Ntshingila, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Estelle Flory, Belleville, 196 p., 19 €.